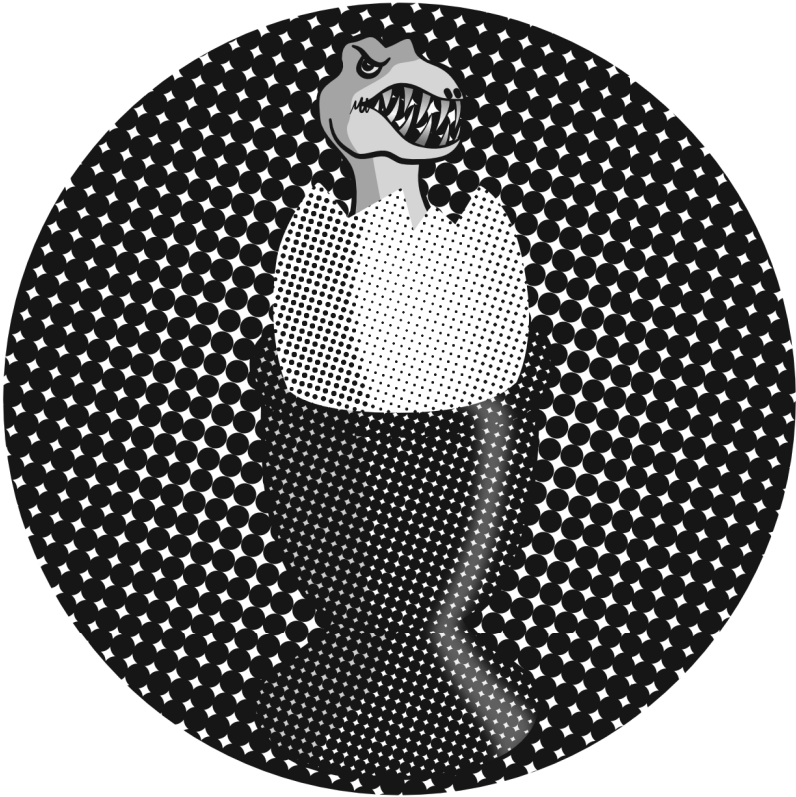


STRANGE DAYS



*Pour Delphine,
qui voulait connaître la fin de l'Histoire.*

Summertime blues

16 août 2007

« Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville... »

Il est bien urbain, le poète, mais à la campagne, ce n'est pas plus drôle.

Pourquoi est-ce que je pense à Verlaine en regardant larmoyer la cafetière électrique ? Que fous-je là, tête posée dans les mains, accoudé au bar qui sépare la cuisine de la salle à manger, hypnotisé par la chute arythmique des gouttes. Bombes caféinées qui explosent sur le fond culotté de la verseuse.

Je n'aurais pas dû ouvrir les volets du bureau avant de descendre préparer le petit-déjeuner. Ne pas voir les montagnes au réveil me fout toujours le blues.

Lorsque nous avons emménagé dans cette maison avec Caroline, sur la Côteière, nous avons choisi d'installer notre bureau à l'étage. Nous avons réservé l'ouest, sa pièce avec balcon, sa vue sur les monts du lyonnais, le crépuscule et son soleil couchant pour notre chambre. Aux temps chauds – mais où est donc passé le réchauffement climatique annoncé par les météorologues ? Il faudra que je pose la question à Philippe – il nous arrive de dormir sur ce balcon, juste allongés sur un futon, sous le regard bienveillant des constellations.

Et nous avons mis le bureau à l'est, offrant aux étagères qui nous servent de bibliothèque la clarté de l'aube et les pastels du Bugey.

Le Bugey ! Je ne croyais pas qu'on puisse autant aimer un paysage. Je dis paysage car je ne me résous pas à décerner le titre de montagne à

cette vaine tentative du Jura pour prendre les Alpes d'assaut. Ce serait faire outrage au Mont-Blanc qui se dessine à l'arrière-plan dès que le temps le permet.

Mais ce matin, pas de Mont-Blanc, pas de Bugey. Pas de château des Allymes. Pas de Grand Colombier. Juste le rideau lavasse de la pluie pendu aux fenêtres.

J'ai mis la radio en bruit de fond, encore perclus de mes habitudes parisiennes. Celles qui imposent de devoir connaître l'actualité, en tous lieux, en tous temps. D'en avoir décrypté le signifiant dès le réveil afin de pouvoir la régurgiter, encore toute fraîche, lors de la première réunion de rédaction. Mais ici, c'est seulement un bruit. Un bourdonnement. Aussi peu porteur de sens que l'attracteur étrange de Burke-Shaw, celui qui donne le tempo au cadencement chaotique de la cascade de café, celui qui sépare l'ordre du chaos.

Les titres du journal de six heures. Par réflexe, je tends l'oreille, essayant de distinguer un signal connu dans le nasillement du tuner. Presley ? Qu'ois-je ?

Je saute du tabouret. Vite, je traverse le salon et me rue sur l'ampli pour monter le son. La fin des titres ... *leader mondial des biotechnologies annonce qu'il va supprimer jusqu'à deux mille six cents postes. Mais revenons à la première information de cette journée. Il y a trente ans ce jeudi, mourait Elvis Presley...*

Trente ans ! Déjà trente ans ? Ce n'est pas possible.

Mourait ? Ce trou du cul de journaliste pourrait au moins y mettre des formes. Respecter l'espoir des générations qui n'ont pas accepté la mort d'Elvis. Ça lui arracherait la gueule de dire « Il y a trente ans ce jeudi, disparaissait The King ? »

Comme si la journée n'était pas déjà assez foirée avec ce temps londonien !

Je m'agenouille devant la chaîne, orant à la recherche du Graal, et je fouille au milieu des LP que j'ai soigneusement rangés lors de l'emménagement, bien verticaux, bien serrés. Qu'ils se tiennent chauds, tassés les uns contre les autres. Les Troogs cohabitent avec les Flamin Groovies, Dr. Feelgood appuyé sur les Good Rats, Pat Travers bras dessus, bras dessous avec Rory Gallagher.

Des échos musicaux envahissent le salon comme je redécouvre les pochettes. Les rideaux bruissent sous les riffs, les couleurs psychédéliques se répandent sur les murs, le sol lui-même vibre de sons encore non